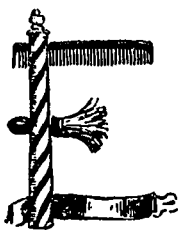


SOUVENIR

I



En 1770, deux ans avant la dernière entrée de nos troupes en Allemagne, sous les ordres du grand Condé, le 2 juin, vers les six heures du soir, une jeune fille remontait lentement la colline qui conduit au château de Frauberg ; elle chantait une de ces chansons allemandes, douces et mélancoliques, chargée d'un fardeau de roses blanches qu'elle venait sans doute de moissonner dans un petit jardin situé au bord du fleuve, formant une espèce de presqu'île, qu'on apercevait de bien loin. Ce petit jardin semblait une corbeille de fleurs ; les haies d'églantiers qui l'entouraient, et qui paraissaient sa seule muraille, étaient couvertes de mille étoiles blanches et rosées ; les lilas à peine effeuillés, les lys, les orangers et les myrtes dans leurs petites caisses vertes, propres et luisantes, embaumaient l'air et enchantaient les regards. De temps en temps la jeune fille se retournait et regardait en arrière comme pour envoyer un tendre adieu à son parterre, et puis elle reprenait gaiement sa route et sa chanson, heureuse de cette insouciance de dix-sept ans, fugitive comme les fleurs, et qui ne laisse comme elles, en souvenir qu'un vague parfum évaporé bien vite mais qu'on n'oublie jamais. Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du château, elle s'arrêta, agita le cordon d'une sonnette à laquelle un pas lourd et traînant répondit dans l'intérieur. La porte s'ouvrit ; un vieillard de haute stature, revêtu d'une sorte de livrée verte et rouge assez usée, accueillit la chanteuse par le plus tendre des sourires.

Ils traversèrent la grande salle voûtée à demi détruite, et arrivèrent à une espèce de verger plantée d'une herbe très fine ; quelques arbres encore assez vigoureux étaient épars en et là, entourés de pierres tombées des tourelles démolies par le temps. Un peu en avant du bâtiment principal, un pavillon sans toit, percé de quatre grandes ogives sur ses quatre faces, présentait une retraite délicieuse et une vue sublime : le Rhin, avec ses mille détours, formant un coude justement à la pointe du petit jardin ; dans le lointain la belle et vaste forteresse de R..., devant ses tours orgueilleuses jusqu'aux cieux et sur laquelle flottait à longs plis la ban-

nière impériale ; les clochers d'une abbaye voisine dorés des derniers rayons du soleil ; puis les chaumières épar-
 sées dans la vallée, les troupeaux qui rentraient, les bateaux de pêcheurs sillonnant le fleuve en tous sens ; c'était un tableau si vivant, si animé, entouré d'un si riche cadre, que la jeune fille et son père, tout accoutumés qu'ils étaient à en jouir chaque jour, s'arrêtèrent pour le contempler.

Tout à coup, le bruit de la sonnette se fit entendre ; ils tressaillirent.

— Qui peut venir à cette heure ? s'écria le vieillard.

— Va promptement ouvrir, père ; c'est quelque voyageur égaré peut-être, ou quelque messager de monseigneur ; je distingue des pas de chevaux.

Le vieillard rentra dans les ruines, il parla quelques instants à travers la porte avec les visiteurs, puis il ouvrit en faisant de profondes salutations, et introduisit bientôt un jeune gentilhomme suivi de son laquais et revêtu du costume le plus élégant de la cour de Louis XIV. Son visage, pâle et triste, avait cette expression fatale qu'on prétend avoir remarquée chez les gens qui doivent mourir jeunes ; il se présenta avec assurance, mais en même temps d'une manière douce et bienveillante.

— Vous consentez donc à me donner l'hospitalité, mon ami ?

— Bien volontiers, monseigneur ; c'est trop d'honneur pour moi.

— Et où suis-je ?

— Dans le château de Frauberg, appartenant à M. le baron de Frauberg, dont je suis le concierge.

— Ah ! très bien. Et cette jolie enfant est votre fille ? ajouta-t-il en apercevant Lena qui s'était levée.

— Oui, monseigneur. Excusez-là ; elle tresse des guirlandes pour la fête-Dieu au village prochain.

L'étranger ne pouvait arracher ses regards de ce céleste visage, rouge de timidité et de pudeur, ses fleurs, épar-
 sées autour d'elle, et sur sa tête une couronne de roses blanches qui lui donnait l'air d'une victime, parée pour le sacrifice.

— Puisque vous voulez bien me recevoir, ajouta-t-il après un moment de silence, je vous demanderai quelques secours. Je me suis blessé en tombant de cheval à une lieue d'ici, et j'ai eu beaucoup de peine à atteindre ce château.

Lena jeta ses guirlandes, son père courut vers l'entrée d'une aile restée debout, en priant le voyageur de le suivre, et tous les deux le conduisirent à une chambre très propre, quoique toute dénuée. On visita ses contusions, on le pensa, on l'entoura des soins les plus empressés, jamais hospitalité ne fut plus attentive.

Quelques jours s'écoulèrent. Louis, ainsi se nommait l'étranger, Louis ne sortait de son appartement que pour descendre au préau. Là, il passait son temps à causer avec Lena, à lui faire chanter les refrains du pays, à en écouter les légendes,



Lui. — Il y a des gens si insipides !
 Elle. — Mais pas vous. Vous avez toujours quelque chose qui nous fait tant pouffer de rire.

surtout à l'admirer à la contempler, couronnée de roses blanches, car chaque jour c'était sa parure ; il l'en avait tant priée ! Pauvre Lena, le poison entraînait peu à peu dans son cœur ; elle s'accoutumait à ces entretiens d'amour qui remplissent la vie et dont on ne sait plus se passer. Elle s'attachait passionnément, et sans s'en douter, à un inconnu qui devait la quitter bientôt, en emportant avec lui son bonheur et le repos de son existence si calme jusque-là ; elle aimait de toute son âme, pauvre Lena !

II

Les portes d'un magnifique salon doré venaient de s'ouvrir au château de Versailles. Assise à sa toilette, la marquise de Montespan recevait les hommages des courtisans assidus à les lui présenter. Ils erraient par la chambre, causant entre eux, adressant de temps en temps quelques galanteries à la divinité du jour et recevant ces réponses si piquantes qui n'épargnaient personne, pas même un ami. Le soir, il y avait fête à la cour ; madame de Montespan faisait tourner autour de ses cheveux les fameuses perles de la maréchale de l'Hospital, et plaçait sur son front une couronne de roses blanches. En ce moment on annonça M. le duc de Longueville.

Il venait prendre congé du roi avant de partir pour l'armée ; il venait apporter son visage calme et froid au milieu de ces jeunes fous disposés à rire de toutes les choses de ce monde. C'était bien cet homme dont madame de Sévigné dit :

« Jamais on n'a eu tant de solides vertus ; il ne lui manquait que des vices, c'est-à-dire un peu d'orgueil, de vanité et de hauteur ; mais du reste, jamais on n'a été si près de la perfection ; il était au-dessus des louanges ; pourvu qu'il fût content de lui, c'était assez. »

Chacun raisonnait sur le départ du roi et des gentilshommes ; nul, excepté la favorite peut-être, ne connaissait le plan de campagne ; les uns parlaient d'Issel, les autres du Rhin, quelques-uns du siège de Maestricht.

— Où irons-nous ? disaient-ils tous. Monseigneur, le savez-vous ?

— Non, répondait le jeune prince ; monsieur mon oncle garde bien ses secrets.

— Mais, monsieur, ajoutait madame de Montespan, vous connaissez le pays. N'y fites vous

CONTRE LES JEUX DE HASARD



Madame Lunedmiel. — Après tout, Henri, le mariage est une loterie.

Henri. — Je veux être pendu si c'en est une.

Madame Lunedmiel (surprise). — Pourquoi pas ?

Henri. — A la loterie, si le bon numéro ne sort pas du premier coup, on peut en prendre d'autres.